

# L'idole Brassens

**C'**EST exactement le récital qu'il a donné cet automne au T.N.P. Les mêmes dix-huit chansons rigoureusement dans le même ordre — de Pluriel à Corne d'Aurochs, en passant par l'inoubliable Supplique. Avec la même voix un peu cassée. La scène tous les soirs et la pipe tous les jours ne l'arrangent pas. Mais qu'importe désormais au phénomène Brassens. Qu'il n'y ait plus d'imprévu dans un tour bien rodé, simplement plus ou moins de sourire ou de malice suivant la couleur du jour, tout cela « ne fait rien à l'affaire ». Le public vient à l'idole, sans y être forcé, comme l'eau à la mer.

D'ailleurs, hormis quelques petites concessions qui tiennent au personnage ou qui l'amuse, Brassens n'a jamais cherché à s'imposer. On doit le prendre bon gré, mal gré, tel qu'il est. René Fallet qui le connaît et le décrit mieux que personne, l'a déjà dit. Et si l'on a quelque agacement devant cette stature devenue conventionnelle, on doit être assuré que l'artiste se satisferait de toute autre effigie pourvu qu'elle ne fût pas méchante — il a l'œil mauvais seulement lorsque sa guitare se désaccorde — et pourvu qu'elle lui laissât son mystère.

Cousin des titis et des grisettes, cet enfant de Sète aux ponctuations colorées, ne libère plus guère en public que son orgueilleuse mélancolie.

Intéressante première partie : d'abord les Rios, nos petits princes de l'antipodie, aux pirouettes périlleuses et aux envols sublimes. Ensuite, le tandem Muller-Ferrière. Ces fantaisistes ont un humour assez particulier (Les gardes bleus), mais, pour être plus percutants, devraient typer davantage leurs personnages. Puis encore, la vive Colette Chevrot qui, flanquée de deux partenaires à guitare, a trouvé, elle, son style franc et direct, à mi-chemin du folklore et du rythme.

Enfin, Georgette Lemaire. Une présentation spontanée, malgré le trac. Pas la moindre sophistication. Quelque chose d'authentique et qui tient de l'artisanat. Deux seuls souvenirs un peu gênants de Piaf — hormis la ressemblance du timbre, moins sensible à la scène qu'au disque : les mains aux hanches et un vibrato parfois excessif. Point trop de sensibilité. Et même une réserve appréciable à cet âge. Une voix solide et une nature certaine de chanteuse populaire.

Paul Carrière.

*Le Figaro*

**16 janvier 1967**